Document generated on 06/03/2025 6:38 a.m.

Ciné-Bulles
Le cinéma d'auteur avant tout

Ciné-Bulles
LE CINÉMA D'AUTEUR AVANT TOUT

À l'ombre de l'Etna

Myriame El Yamani

Volume 14, Number 4, Winter 1995

URI: https://id.erudit.org/iderudit/33786ac

See table of contents

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)
1923-3221 (digital)

Explore this journal

Cite this article

El Yamani, M. (1995). À l'ombre de l'Etna. *Ciné-Bulles*, *14*(4), 52–53.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 1995

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

À l'ombre de l'Etna

par Myriame El Yamani

Quand les émigrants italiens retournent en Sicile, c'est une expérience humaine assez extraordinaire. À qui sait entendre l'Etna gronder en sourdine et affronter les paysages escarpés de ses côtes, cette île aux merveilleux parfums d'eucalyptus et de bougainvillées réserve bien des surprises. La Sicile est évidemment un pays d'émigration, elle qui a été envahie par tant de peuples (les Grecs, les Normands, les Arabes, les Espagnols, etc.) mais qui a su garder son identité métissée au fil des siècles. Pour la dixième édition de «Il Incontri con il Cinema» à Acicatena, près de Catania, Mario Patanè, le directeur du festival, avait décidé d'aller puiser dans le répertoire classique des Visconti, Blasetti et Brusati, en plus d'offrir aux amoureux du cinéma une avant-première italienne de **la Sarrasine** de Paul Tana.

Ces rencontres cinématographiques étaient consacrées cette année aux rapports ténus entre l'émigration et le cinéma. La Sicile de la fin de la Deuxième Guerre mondiale a vu plus d'un dixième de ses familles quitter le pays, le plus souvent pour ne plus revenir. Ces premières déchirures que tous les immigrants, où qu'ils soient, ressentent, sans mot dire ou sans le montrer, c'est sans doute ce que les spectateurs assidus de ce festival ont pu découvrir.

Le décor de ces festivités était tout simplement grandiose. Installés en plein air, au sommet de la ville, dans des vieux thermes romains, nous ne pouvions que savourer la douceur des nuits de fin d'été pour laisser notre fantaisie vagabonder vers ces images d'un autre temps, entremêlées avec celles de notre époque, qui, comparativement, n'apparaît pas aussi difficile. Ces thermes de Santa Venera al Pozzo sont d'ailleurs redevenus célèbres au début du XVII[e] siècle lors du passage de nombreux voyageurs européens qui venaient échanger leurs expériences et jouir de la tranquillité des lieux.

Choisir le thème de l'émigration était audacieux, surtout pour cette région du monde, délaissée par les grands centres, qui n'a eu souvent d'autre choix que de se laisser extorquer sa main-d'œuvre et ses biens pour survivre. **Rocco et ses frères** de Luchino Visconti, dont nous avons pu voir la copie entièrement restaurée par le *Centro Sperimentale di Cinematographia* (école de cinéma à Rome) rappelle de manière criante comment le Sud de l'Italie, et en particulier les Siciliens, ont été souvent bafoués par les gens du Nord. L'espoir que représentait une nouvelle vie dans la ville industrielle de Milan en 1960 demeure vain.

Si le cinéma arrive parfois à montrer les difficultés matérielles du déraciné, il donne aussi la grande illusion que les diverses cultures peuvent se métisser sans trop de heurts. Au bout du voyage, que reste-t-il? Des déceptions, des amertumes, parfois des révoltes contre ce destin marqué du sceau de la misère, surtout morale. C'est le cas du film de Guido Brignone, **Passeport rouge**, qui, déjà en 1935, montrait l'arrivée des Italiens en Amérique avec des arrangements de mariages entre hommes et femmes qui ne se connaissent pas. Franco Brusati utilise plutôt l'humour et la comédie pour rendre compte de ces passages quasi impossibles pour les immigrants. Avec **Pain et chocolat** (1974), on nage en pleine absurdité avec ce «pauvre» Italien qui arrive en Suisse et tente de toujours mieux faire pour s'intégrer mais finit par tout faire mal. C'est drôle et piquant, mais une véritable intégration est-elle possible? Que signifie-t-elle?

Des autres films présentés lors de ces rencontres siciliennes, on pouvait retenir **Mac** (1992) de John Turturro et **Lamerica** (1994) de Gianni Amelio, en plus de quelques primeurs de films muets, comme **The Italian** (1915) de Thomas Hince ou **The Black Hand** (1906) de Billy Bitzer. Les situations deviennent similaires, même si les traitements cinématographiques diffèrent. Dans, par exemple, **Anne, la rebelle** (1993) de Rosalia Polizzi, cinéaste argentine d'origine italienne, c'est l'évocation du point de rupture entre une adolescente et son père et le refus de celle-ci de se laisser enfermer dans le carcan de la tradition. Au bout du compte, c'est peut-être le respect de l'immigrant qui restera le fil conducteur de ces rencontres. Quelque chose que nous pourrions exporter ici, à Montréal.

Enrica-Maria Modugno dans ***la Sarrasine*** de Paul Tana (Photo: Lyne Charlebois)

La Sarrasine

«*Le plus important est de sortir la Sicile de ses vieux stéréotypes de mafia, pauvreté et dureté, de comprendre la richesse que la situation d'immigration peut apporter au cinéma et vice versa. C'est la première fois que ce genre de thématique est abordé en Italie et il est primordial d'en discuter, nous qui commençons seulement à recevoir plus d'immigrants*», souligne Mario Patanè. Jusqu'à présent, ces rencontres avaient surtout porté sur les rapports cinématographiques avec la littérature, dont les grands noms, comme Luigi Pirandello, Leonardo Sciascia et Giovanni Verga ont permis de redécouvrir la richesse et le passé tumultueux de cette île. Sans oublier, bien sûr, une rétrospective consacrée à Francesco Rosi, dont le **Salvatore Giuliano** (1962) avait changé la face du cinéma italien. Geste courageux de ce cinéaste de s'attaquer à ce héros national, figure mythique d'une Sicile des pauvres, coincée entre la mafia et l'Église.

La Sarrasine de Paul Tana a suscité beaucoup d'émotions. Le film était présenté pour la première fois devant un public de l'endroit. De plus, le scénariste, Bruno Ramirez, vient aussi de Catania. Retrouvailles de famille, en quelque sorte. Lorsque la tache noire de Ninetta, la Sarrasine québécoise, envahit l'écran de neige, on se rend compte à quel point cette femme a été courageuse de dire non à son passé. La tradition, surtout pour les femmes, s'accroche à vous comme une sangsue. Pour Enrica Maria Modugno, actrice romaine qui a dû apprendre le dialecte sicilien, c'était le test. «Tout le monde a pensé que je suis Sicilienne, ce qui, pour moi, est un honneur. Cela veut dire que le personnage de la Sarrasine sonne vrai et je suis sûre que beaucoup de femmes d'ici se sont reconnues dans ce combat d'indépendance à la fois par rapport à la famille et à la nouvelle société», ajoute-t-elle.

Et on comprend mieux encore les silences et les non-dits, si présents dans le film lorsqu'on découvre qu'ils font partie du paysage. Il ne s'agit pas ici de la loi du silence, si souvent mise de l'avant pour décrire cette île, mais plutôt les souffrances intérieures de ce peuple en mal de reconnaissance. C'est donc avec retenue qu'on peut lui rendre hommage, comme l'a fait Mario Patanè par son geste de mieux nous faire comprendre les grandeurs et les misères de l'émigration à travers le cinéma. ■